

# Le Galepin

- BLEU -

n°52 - 1<sup>er</sup> mai 2022



Cette chanson-là...

## n°52 – Cette chanson-là...

### Sommaire

<b>Bernard CADON</b>	
DANS LA FAMILLE <i>PETIT CHIEN</i> , JE DEMANDE LE GRAND-PÈRE	3
<b>Jacqueline PAUT</b>	
LE BOIS DE CHAVILLE	7
<b>Pierre ROSSET</b>	
AVEC LE TEMPS...	8
<b>Roger WALLET</b>	
AU TEMPS DES ROSES ROUGES	12
<b>Sylvie VAN PRAËT</b>	
LA CHANSON QUE TU ME CHANTAIS	14
<b>Paul FERRARIS</b>	
NAÏTRE <i>suivi de</i> UN RÊVE	16
<b>Raphaël CABALE</b>	
LE JOUR DE LA VICTOIRE	17
<b>SÉCOTINE</b>	
LATTES ÔTÉÉES, TROUS S'Y FONT, RATS S'Y METTENT	19
<b>JEFF</b>	
PORTRAIT D'ANNE	22
<b>Régine PAQUET</b>	
DANS MES TIROIRS Y'A TROIS CHANSONS	23
<b>Françoise DANEL</b>	
CHANSON D'HIER ET DE DEMAIN	25
<b>Hervé GOUZERH</b>	
PAS COMESTIBLE	27

**DANS LA FAMILLE "PETIT CHIEN",  
JE DEMANDE LE GRAND-PÈRE**

*"Mutins de 1917"*

Jacques Debronckart, 1967  
(chanson interdite jusqu'en 1998)



11 Novembre 1952 – J'ai neuf ans.

Dans cette petite commune de sept cents âmes au nord de l'Indre, je suis dans la grande école, dans la classe unique de M. Maignan. À la rentrée prochaine j'irai en 6<sup>ème</sup> au Cours Complémentaire, mais cette année je suis dans la division de "fin d'études" avec les grands de treize ans qui se présenteront au "certif" en juin.

Aujourd'hui nous n'avons pas classe : c'est la fête de l'armistice de la guerre de 14-18.

Cet après-midi humide et brumeux, les enfants sont venus se ranger sagement devant le monument aux morts près de la petite église.

Toutes les autorités du village sont là, presque au garde à vous, dans leurs habits du dimanche : les conseillers municipaux, les six pompiers, leur chef René et son clairon, un petit groupe d'anciens combattants des deux guerres avec le drapeau tricolore, le garde champêtre porteur de la gerbe de chrysanthèmes qui sera déposée tout à l'heure au pied du monument, et le Maire, Monsieur Dupuis, ceint de l'écharpe tricolore, impressionnant dans une tenue inhabituelle : chemise blanche au col amidonné, petit gilet, pardessus et chaussures noires bien cirées. Tout le village rend hommage à ses enfants – nos grands-pères – morts pour la France.

La liste des noms gravés sur la plaque est très longue, tous connus intimement par les adultes rassemblés. Trente et un noms rangés par ordre alphabétique et, tout en bas, un peu décalé, un trente-deuxième, celui d'Émile CADON, mon grand-père.

Pourquoi ce sort particulier ? Pourquoi ce décalage ?

Depuis quelques mois, ce petit espace de quelques centimètres entre Émile et les autres m'obsède... Fils unique de paysans taiseux, je n'ai pas l'habitude de poser des questions sur la famille. Pourtant un jour en fin de repas, j'ai osé braver la loi du silence en demandant très innocemment pourquoi le nom de grand-père ne figurait pas parmi les autres "Morts pour la France" sur le monument aux morts.

Pris de court, mon père ne sut que me répondre :

– Ton grand-père est mort à la guerre le 16 août 1917...

D'année en année, la commémoration du 11 Novembre reproduit le même cérémonial.

Monsieur Maignan nous avait préparés à ce moment officiel de recueillement. Il exploitait ce temps fort de la vie du village dans ses leçons de chant et de récitation, ainsi les enfants n'étaient-ils pas figurants mais participants actifs.

Ce jour-là, je passe en lever de rideau... Je fais équipe avec Gisèle, la fille du bistro où, tout à l'heure à la fin de la cérémonie, tout le monde se retrouvera pour manger la galette aux pommes de terre. Nous avons appris par cœur un long poème qui nous a beaucoup touchés, "La Ballade de Florentin Prunier" d'un certain Georges Duhamel, académicien. Nous devons réciter à deux voix en alternance la succession des strophes de deux vers.

Tous les deux, à côté de M. le Maire et face au soldat casqué appuyé sur son fusil et figé sur son piédestal pour l'éternité, nous sommes tétanisés par le trac...

Je suis d'autant plus perturbé que, les pieds plantés dans le gravillon à moins d'un mètre du monument, je ne peux détacher mon regard du nom de mon grand-père. Mon désarroi s'accroît en pensant que tous ses messieurs rassemblés doivent parfaitement savoir ce qui m'est caché.

Le poème évoque, à l'hôpital du front, la visite d'une mère à son fils grièvement blessé dans les tranchées. Dès le début, l'ambiance lourde ne contribue pas à nous dénouer la gorge :

Gisèle: *Il a résisté pendant vingt longs jours  
Et sa mère était à côté de lui.*

Moi: *Il a résisté Florentin Prunier  
Car sa mère ne veut pas qu'il meure.*

L'émotion nous submergea aux dernières strophes :

Gisèle: *Or, un matin, comme elle était bien lasse  
De ses vingt nuits passées on ne sait où,*

Moi: *Elle a laissé aller un peu sa tête,  
Elle a dormi un tout petit moment;*

Gisèle: *Et Florentin Prunier est mort bien vite  
Et sans bruit, pour ne pas la réveiller.*

Gisèle éclate en sanglots... Des pleurs "à gros bouillons", en spasmes incontrôlables, contagieux pour les enfants et les adultes...

La classe reprend un peu ses esprits lorsque M. Maignan donne le signal pour entonner "La Marseillaise". Puis René tire de son clairon cabossé des sons approximatifs qui veulent être la sonnerie "Aux Morts".

Après le dépôt de la gerbe bardée d'un ruban tricolore au pied du monument, Monsieur le Maire, d'un geste ample, puise sa montre-oignon en argent dans la poche de son gilet et demande une minute de silence à la mémoire des enfants de la commune morts pour la France. Puis, il déplie une page de cahier sur lequel il a calligraphié le discours qu'il reprend chaque année.

Il parle de patrie, de conduites héroïques. Il est certain de traduire la position unanime des petits vigneronniers réputés rouges de son village en dénonçant l'absurdité de la guerre. Après la récente et nouvelle épreuve de la Deuxième Guerre mondiale, il espère la paix pour toujours.

Troublées par ces instants partagés d'intense émotion, nos petites têtes sont un peu chamboulées par ces notions qui semblent si importantes pour les adultes.

Je me sens de plus en plus mal à l'aise face au halo d'opacité qui entoure "l'énigme de grand-père". Faute d'informations au sein de la famille et souhaitant libérer mon esprit de ce poids obsédant, je me

raccroche au moindre indice, à toutes les pistes susceptibles de me conduire à la vérité libératrice. Le hasard sera mon allié.

À l'occasion d'une rencontre scolaire, j'ai un contact privilégié avec l'instituteur de Fontguenand, le village voisin. Il porte le même nom que moi, ce qui me permet d'engager la conversation.

– Cette région est le berceau de notre nom de famille, me dit-il. Son origine latine *catellus* signifie "petit chien" qui, traduit en langue d'oc, donne "cadonet" ou "cadon".

– Alors nous sommes des "petit chien"!. Vous qui connaissez tous les "CADON" du coin peut-être savez-vous pourquoi mon grand-père Émile est cité en fin de liste en décalage sur le monument aux morts de La Vernelle?

– Je m'intéresse à notre nom de famille mais aussi à la généalogie. Si tu veux, viens me voir jeudi prochain et je t'aiderai à chercher!

Me voici embarqué dans une véritable enquête policière: énigme dans la famille "petit chien"...

Ce serait un jeu s'il ne s'agissait pas de mon grand-père!

Ce jeudi-là, après avoir parcouru trois kilomètres à vélo sur des chemins de terre à travers les vignes, je suis reçu dans la salle à manger de Monsieur Cadon, plus connu pour ses connaissances en bourrées berrichonnes que comme expert en "petit chien"... Il a étalé de grandes feuilles avec des noms, prénoms, dates de naissance et pour certains de décès. Des flèches relie certains noms.

– Regarde, ce sont des branches d'arbres généalogiques des CADON des communes ou paroisses du coin.

– Mais, il y en a beaucoup!

– Oui, une centaine et l'explication est simple: notre nom est originaire de Neuvy-Saint-Sépulchre une commune très ancienne au sud de l'Indre.

– C'est curieux, je vois plusieurs "Émile". Alors, mon grand-père n'était pas le seul Cadon à porter ce prénom?

– Dans la commune de La Vernelle, quatre "Émile Cadon" ont fait la guerre de 14 et j'ai pu reconstituer leur parcours.

– Alors vous allez pouvoir me dire pour mon Émile à moi?

– Pas si vite! Pour être sûr de la justesse des faits historiques, il faut les vérifier dans la mesure du possible par témoignages ou recoupements.

Le premier Émile c'était "Émile le facteur". Il était vaguemestre au front. Dans nos campagnes, les surnoms permettent de distinguer les homonymes. Il est revenu avec les pieds gelés. Il avait bien du mal à marcher avec ses sabots de bois pourtant fourrés d'une semelle de paille de seigle tressée. Il est décédé en 1935.

Le deuxième, c'était le "boutroune", le "petit" en berrichon. Avec un bras en moins, ce n'était pas facile de guider la charrue...

Le troisième, "gros rouge", je ne sais pas si on le surnommait ainsi pour sa forte corpulence ou pour son penchant pour la bouteille! Lui, il est revenu entier mais très dérangé dans sa tête. IL ressassait à longueur de journée les scènes d'horreur vécues au front.

– Et mon grand-père?

– J'y viens.

Lui, il tenait une place particulière dans le village. On l'appelait "Jaurès". À la tête des petits vigneron et métayers, il était de tous les combats pacifistes. Il fut complètement anéanti par l'assassinat de Jean Jaurès à l'été de 1914. Quand il fut mobilisé, il partit à reculons... "à l'abattoir" comme il disait.

Un jour, avec quelques autres, il refusa d'obéir à un ordre, celui d'attaquer les boches au corps à corps, rosalie au canon... Pour l'exemple, il fut fusillé.

Brusquement, les larmes brouillent ma vue. À dix ans, il est bien difficile d'analyser et de comprendre des décisions d'adultes qui me semblent ignobles...

Monsieur Cadon poursuit :

– Lorsque le monument aux morts de La Vernelle fut érigé, les autorités refusèrent d'inscrire le nom de ton grand-père sur la stèle. C'est seulement deux ans plus tard, après de fortes pressions syndicales et politiques qu'Émile Cadon fut ajouté à la liste.

– Alors, mon grand-père c'était quand même quelqu'un de bien s'il a payé de sa vie son refus de tuer d'autres hommes ?

– Bien sûr. Monsieur Maignan pourra t'expliquer ce qu'était le pacifisme à cette époque.

Sur le pas de la porte, très ému, triturant mon béret entre mes mains moites, je n'ai pas su comment remercier Monsieur Cadon.

J'ai enfourché prestement mon vélo. Je ne sentais pas le vent froid me piquer les oreilles. Mes forces pour appuyer sur les pédales semblaient sans limites...

Du sang d'un héros coulait dans mes veines : celui d'Émile "Petit Chien", mon grand-père.



LE BOIS DE CHAVILLE



"Oh! Mamie! Tu es là?"

François tambourinait à la porte depuis quelques minutes. Un silence profond répondait à ses coups infructueux.

"Mamie! Tu n'es pas malade, au moins?"

La porte s'ouvrit enfin. Caroline se tenait là, en robe de chambre, pas coiffée, mais ses yeux malicieux n'avaient pas perdu de leur brillance.

"Entre, mon petit. Je me suis oubliée ce matin. Tu sais, une télé jusqu'à onze heures et puis je n'arrivais pas à dormir."

"Mais ça va, Mamie? C'est rare que je te trouve en robe de chambre, toi si coquette!"

"Oui, oui. Assieds-toi. Que me vaut ta visite?"

"Mais on est le 1<sup>er</sup> mai, Mamie! Je t'apportais du muguet pour te souhaiter encore de longues années de bonheur, pour toi, et avec nous, Mamie. Si tu n'étais pas là, tu nous manquerais vraiment!"

Dans le jardin, quelques brins de muguet poussaient chaque année, mais François tenait à ce protocole: acheter ces fleurs aux vendeurs des rues et les apporter à sa mamie chérie, il pensait qu'ainsi, elles lui porteraient davantage bonheur.

"C'est gentil, mon petit. Mais comment j'ai pu ne pas penser au 1<sup>er</sup> mai! C'est une date importante pour moi, tu sais. Ta mère est née neuf mois après un 1<sup>er</sup> mai! Alors... Et comment va-t-elle? Elle ne m'a pas appelée aujourd'hui. Que je suis bête! C'est à moi de l'appeler! Ça lui fait quel âge? Déjà quarante-huit ans!"

"Mamie coquine, tu n'en feras pas d'autre, toi! Neuf mois après un 1<sup>er</sup> mai! C'est dommage que Papy ne soit plus là, on aurait fêté ça tous ensemble."

Caroline avait l'air rêveur, un peu mélancolique.

"J'avais dans les dix ans quand j'écoutais une chanson, un brin d'humour à propos du 1<sup>er</sup> mai. Comment ça s'appelait déjà?"

"Tu sais, Mamie, les chansons de ton enfance, connais pas trop."

"Mais si! C'était une chanson de... de... et zut, je ne me rappelle pas. Pourtant, c'était drôle, à dix ans je ne comprenais pas toutes les paroles, mais mes parents avaient un petit sourire en coin en l'écoutant. Ça s'appelait comment déjà? Dis-moi, toi qui es toujours fourré sur ton téléphone portable. Et puis, c'était une chanson de... Oh la la, je perds la mémoire."

Caroline commençait à s'énerver. Dehors, le soleil était là, le vent commença à souffler. La vieille femme se leva et fit les cent pas entre la table de la salle à manger et la cuisine. Elle regarda par la fenêtre. Les arbres étaient secoués par la petite brise.

"Ça y est! C'était le Bois de Chaville." Elle commença à chanter: *"Tout ça parce qu'au bois de Chaville, y avait du muguet."*

"C'était sur le 1<sup>er</sup> mai, Mamie. Et qu'est-ce que ça disait?"

"Qu'il fallait acheter un traité de puériculture et d'quoi tricoter. Ça y est, tout me revient. Comme

je t'ai dit, je ne comprenais pas tout, mais je pensais qu'un bébé allait arriver. Et pour ta mère, vois-tu, ton grand-père et moi, on avait dans la tête cette chanson quand je me suis aperçue que j'étais enceinte. Et tu peux pas savoir comment on riait! Des fois, ça nous faisait pleurer, aussi..."

Caroline se rassit. Elle ne voyait plus son petit-fils. Elle était dans ses souvenirs, la jeunesse, ses dix-neuf ans, son amour pour ce grand escogriffe, leur mariage au bout de trois mois de grossesse, du bonheur plein les bras.

"Mais c'était une chanson de qui, déjà? Je me rappelle plusieurs chanteurs. Ah! Quel succès, cette chanson! On en a plus des comme ça, maintenant..."

"Oh Mamie, tu vas pas me faire le coup du "c'était mieux avant"!"

"Quand même, on savait écrire avant, c'est plus comme..."

"Ma petite Mamie, coupa François, c'était une chanson d'amour, une chanson de toujours, je vais te faire écouter Bénabar ou Vianney, tu vas voir, c'est chouette, aussi..."

"Oui, tu as raison, François, les chansons d'amour, il n'y a que ça qui résiste au temps. Mais il faut avouer, dans *Le Bois de Chaville*, y avait un petit quelque chose de tendresse humoristique, de délicat, de..."

"Mais oui, mais oui! N'oublie pas de mettre le muguet dans de l'eau. Je vais partir maintenant. Je dois en porter à maman. Mais je tenais à te faire passer la première. Gros bisous, Mamie, à bientôt!"

"À bientôt, mon petit!"

Elle ferma la porte doucement. Et l'on put entendre à l'intérieur une vieille dame qui cachait son émotion en chantant :

*"Au mois d'mai dit le proverbe  
Fais ce qu'il te plaît  
On s'est allongés dans l'herbe  
Et c'est c'qu'on a fait...  
Tout ça parce qu'au Bois d'Chaville  
y avait du muguet..."*



AVEC LE TEMPS...



« Je chante pour passer le temps... »

Hélène Martin<sup>1</sup>

La thématique « une chanson de... » pour ce Calepin de mai est pour moi l'occasion de compléter, d'une certaine manière et sous une autre forme, un article sur la musique (Rosset, 2018) dans lequel je défendais le fait d'être mélomane sans être musicien.

Ah! Le temps... Le beau et mauvais temps. Le temps qui passe, le temps passé et le temps à venir. Celui du printemps et le retour des hirondelles. Elles ne sont pas venues chez moi. D'ailleurs elles ne viennent jamais mais les mésanges picorent de temps en temps les graines devant ma fenêtre. L'autre jour, une nouvelle fois depuis très longtemps, un rouge-gorge s'est posé sur la table de la terrasse. Pas longtemps, quelques infimes et belles secondes... Les moineaux nombreux restent quant à eux beaucoup plus longtemps.

Le temps! Celui de la découverte du Brel de 1954, mon premier 33 tours. Il accompagnait celui de Brassens. Un tourne-disque en permettait l'écoute. Riches cadeaux de Noël de ma mère. Une ouverture culturelle vers les horizons infinis des chansons à textes: Barbara, Ferré, Moustaki... La liste est longue... et à ce jour je fais encore de belles découvertes, comme celle de Jean-Marie Vivier qui vend ses disques de chez lui sur internet. Temps magiques des réderies où – après la FNAC de Lille, le disquaire Harmonia Mundi d'Amiens (délocalisé au Havre) et internet – je découvre au hasard des déballages du dimanche de nouvelles pépites. C'est le cas pour Valérie Ambroise, Brel (Bruno, le neveu de Jacques) et pour Glenmor trouvé chez un antiquaire lors d'un séjour en Bretagne. Celles-ci viennent enrichir avec bonheur ma discothèque. Ces dernières tournent souvent en boucle sur mon lecteur CD. Un jour c'est l'une, un jour c'est l'autre. Quelquefois Barbara ou Brel (pas le neveu, l'oncle)...

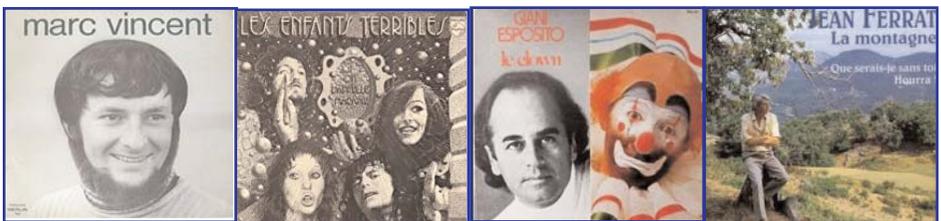
Temps aussi de *La valse à mille temps* que chantait Brel en 1963. Elle reste gravée dans ma mémoire, celle de mes seize ans, et du travail à l'usine où à la pause du midi – les mains gardant les traces du labeur matinal – je lisais Sartre.

Temps encore du début des années 70 avec les chansons *On a volé mon antivol* de Marc Vincent (j'avais à l'époque le 45 tours et j'ai acheté bien plus tard tous ses disques. Ils étaient livrés dans un lourd coffret en bois de sa fabrication et peint en rouge vif. Troubadour de notre temps et



chanteur il a fait en février 2001 une tournée de 23 récitals dans toute l'Ukraine), *C'est la vie* des Enfants terribles, *Le clown*<sup>2</sup> de Giani Esposito (je l'avais rencontré à l'atelier de peinture pour enfants que je co-animais à la Maison de la culture d'Amiens avec Claude Engelbach, peintre, enseignant et scénographe), *La montagne* de Jean Ferrat... Époque où j'avais encore ma mobylette pour me rendre en formation à l'école d'éducateurs, et avec laquelle j'avais effectué l'aller-retour Beauvais – La Baule et Beauvais – Samoëns.

Alors, quelle chanson peut faire l'objet de cette nouvelle Saison?... Interpellée, ma mémoire s'active. Auteurs et titres défilent et s'entrechoquent, s'emboutillent, s'accidentent bouleversant dates, époques, lieux de mes trouvailles. C'est la pagaille! Tiens, tiens! Que vient-elle faire ici, *À la claire fontaine*?... Cette chanson pour nous endormir à l'époque où à six ans j'étais en préventorium. Était-elle appropriée quand, allongés dans le lit, nous allions en chantant nous promener et trouvions l'eau si belle que nous nous étions baignés!... Oui, pourquoi – oubliée depuis des lustres – revient-elle maintenant à ma mémoire? À cause du bonbon qui terminait cette « chorale rituelle » du dortoir imposée avant de dormir? Ou de la bise de Mademoiselle Fabre?...



Ça tourne, valse, danse dans ma tête. J'entends des voix... disparues mais gravées sur disques: Brel, Barbara, Brassens, Ferrat, Leclerc, Moustaki, Reggiani, Sablon, Sylvestre, Vanderlove... Des voix de vivants retirés des salles de spectacles comme Tachan (que nous avons vu, mon épouse et moi, dans un petit théâtre parisien. Assis au premier rang nous recevions les postillons de ses chansons). De chanteurs toujours par monts et par vaux sur scène...

Mais c'est surtout la voix de Léo Ferré (1916-1993) qui prend le dessus sur les autres avec la chanson *Avec le temps*. Chef-d'œuvre intemporel elle marque à sa manière les jours, les mois et les années de la vie. Les choses sont là, bien dites, présentes et se transforment aux cours des saisons. Mon printemps d'aujourd'hui sera-t-il le même que le précédent? La question est posée. J'aurai la réponse au solstice de juin.

Premier mai, la fête du travail et celle du muguet qu'enfant je cueillais avec mes parents. Était-ce au bois de Chaville, là où il y avait du muguet? Dans notre « jardin » le muguet avait été vendu avec la maison. Vingt-cinq ans après il y pousse toujours. Nous ne le cueillons pas, c'est notre coin de bonheur. Chaque année nous l'attendons et il revient, partageant sa fragrance avec celles des autres fleurs, ses proches voisines.

En ce mois de mars une chanson de Léo Ferré trottait donc dans ma tête... *Avec le temps.../Avec le temps va tout s'en va...* Mais je ne savais pas encore, parmi toutes celles que j'aime (il y en a beaucoup) laquelle retenir.

Ce qui allait déterminer mon choix c'est ce nouveau record du monde (le cinquième sacre mondial après la médaille or olympique et un parcours incroyable) de Gabriella Papadakis et de Guillaume Cizeron ce 26 mars à Montpellier. Pas l'exploit en lui-même mais le Gala d'exhibition du championnat du monde ce 27 mars sur la glace. Pourquoi précisément ce gala parce que ce jour-là, curieuse-



ment, c'est sur cette chanson, ses paroles et sa musique que ces deux jeunes grands artistes se sont exprimés offrant aux spectateurs (et aux internautes) une interprétation magnifique. Ainsi était transcendée tout en grâce, légèreté et beauté cette chanson emblématique.

Isolé par pudeur dans un coin de la noosphère, loin de Brel et de Brassens (en grande discussion à propos de « bottes d'oignons ») Léo Ferré, les larmes aux yeux, pleurait d'émotion.

Sur sa planète, ému lui aussi, le Petit Prince revivait son voyage et se posait une grande question : pourquoi n'ai-je pas rencontré lors de celui-ci une Planète où la musique associée à la danse aurait été Reine?...

Oui, pourquoi?

1. Poème d'Aragon mis en musique par Léo Ferré.
2. Chanté aussi par Anne Vanderlove.

Rosset, Pierre (2018), « Concerto solo. De l'art de ne pas être musicien », in *Composition et distorsion musico-sociale - Musique et travail social*, Le Sociographe, n°63.



*AU TEMPS DES ROSES ROUGES*



Il y a tout juste cinquante ans aujourd'hui, mes parents fêtaient leurs quarante ans de mariage. Il y a cinquante ans aujourd'hui, neuf de leurs dix enfants étaient réunis autour d'eux – le dixième n'avait jamais ouvert les yeux. Il y a cinquante ans, seule ma mère était dans la salle : mon père était allongé au premier, dans son lit où le clouait le cancer qui allait l'emporter trois semaines plus tard. Cinquante ans, juste le double de mon âge en ce 30 avril de 72 et, ce jour-là, j'écrivis mon premier texte, qui était une chanson. D'après Léo Ferré bien sûr car le mai d'il y avait quatre ans me résonnait encore dans les oreilles. Je ne me doutais pas que six mois plus tard nous allions créer le groupe Jeff et, dix ans durant, écrire des chansons, des dizaines, et que, vingt-cinq ans plus tard, les mots allaient quitter leurs rimes pour la prose des nouvelles et des romans.

Je pris ma mère par la main et nous montâmes l'escalier. Elle s'assit sur le lit près de mon père. Il ouvrit les yeux.

Je sortis de ma poche arrière une feuille pliée en quatre, je m'éclaircis la voix, esquissai un sourire, « Papa, maman, pour vous... »

C'est drôl' comm' certains jours on a envie d'chialer  
On sait pas trop pourquoi, seul'ment qu'ça fait du bien,  
Qu'ça soulag'rait un peu, comme quand on est gamin  
On s'appuie sur sa mère en se laissant aller.  
Aujourd'hui c'est comm' ça mais j'ai p't'êtr' trop grandi  
Pour oser l'faire encore. Alors je saurai m'taire  
Et p'is j'trouv' que c'est moch' pour un anniversaire  
Et pis j'trouv' que c'est chouett' qu'on soit tous réunis.

C'est drôl' comm' certains jours on a envie d'chialer  
Du haut d'nos vingt-cinq ans qui sont si lourds à vivre  
Et que j'vous r'gard' l'un l'autre arriver à sourire  
Tout en sachant déjà qu'c'est foutu pour l'été.  
Aujourd'hui c'est comm' ça et ça fait un bout d'temps  
Que vous vous apuyez sur les mêm's aventures,  
Sur les mêmes tristess', sur les mêmes blessures,  
Sur les mêm' joies aussi. Mais c'est chouett' quarante ans !

C'est drôl' comm' certains jours on a envie d'chialer,  
Quand on s'regarde assis autour de la mêm' table,  
Oubliant les distanc', parfois les engueulades,  
Les disput', les bagarr', les imbécilités,  
Pour vous t'nir chaud au cœur, pour vous dir' qu'on est bien,  
Et que d'gendarmerie en Palais de Justice\*  
On vous tir' le chapeau d'vous êtr' serré la vis  
Et d'nous avoir donné notre amour quotidien.

C'est drôl' comm' certains jours on a envie d'chialer,  
On sait pas trop pourquoi, seul'ment qu'on voudrait bien  
Que vous fassiez encore ensemble un bout d'chemin  
Et qu'on a b'soin parfois d'vous voir, endimanchés,  
Nous sourire' comm' ce 30 avril de 72.  
Si c'était à refair' je crois qu'je s'rais moins bête  
Qu'je mettrais pas tout c'temps à vous dir' qu'vous êt' chouettes  
Et qu'j'aim'rais bien plus tard chanter vos chansonnettes  
Et vous r'ssembler un peu au temps des roses rouges.



\* Mon père fut gendarme jusqu'en 53. Quand il prit la retraite,  
il devint greffier au Palais de Justice de Beauvais.

## LA CHANSON QUE TU ME CHANTAIS



Sur la toile cirée toujours poisseuse elle déposait les clichés dentelés. Certains avaient une teinte sépia d'autres se voilaient déjà.

Sur la fenêtre un chat blanc léchait avec soin ses pattes aux cous-sins roses.

Les tilleuls bourdonnaient de hannetons.

Sur la balançoire accrochée à la plus grosse branche je chantonnais me relançais de la pointe du pied regardais jambes tendues le monde se soulever et disparaître puis réapparaître à nouveau toujours semblable.

La femme, ma grand-mère, essayait dans un mouchoir mille fois trituré les larmes au coin de ses yeux.

J'étais à ses côtés indifférente à cette tristesse pesante. Je m'enfuyais quand elle ouvrait sa boîte à chaussures pleine de souvenirs. Quand l'ombre commençait à m'effrayer, que les hannetons se tassaient et laissaient la place à de petites chauves-souris criardes je rentrais et soulevais son bras me glissais sur ses genoux. Je caressais sa joue duveteuse et lui susurrais "Mémé j'ai faim."

La chatte réclamait aussi.

Ce fut ainsi plusieurs années... des années de jeux dans le cerisier, dans le grenier dans le champ où je capturerai les sauterelles couchées dans l'herbe sèche.

Tous les soirs où nous étions seules, quand ni les parents ni les voisins ne venaient troubler ce rituel, je chantonnais sur ma balançoire elle reniflait sur ses images, les hannetons me frôlaient la fraîcheur se glissait sur mes jambes et les chauves-souris partaient en chasse.

Mais les jours étaient des fêtes. Nous allions pêcher au bord d'une Seine puante et mousseuse. Nous décrochions avec une rage gamine les poissons que nous n'aurions mangés pour rien au monde. Nous allions jusqu'à la mare cachée dans les bois, jouant à nous faire peur au moindre froissement des herbes. "Vipère!" et je criais et elle riait. Ses cheveux presque bleus tout bouclés lui tombaient dans les yeux et je courais me cacher pour le plaisir de voir sa silhouette souple encore et dégingandée au milieu des champs en friche ou des blés ensanglantés de coquelicots. Elle se voultait à peine. Elle faisait mine de me chercher. Allant jusqu'à faire demi-tour ce qui m'épouvantait.

Nous rentrions un peu assoiffées, rougies de soleil. Elle chantait. Ses chansons finissaient toujours par "tralala... tralala" ou un "hummm" modulé dans le nez qui la rendait rêveuse.

C'étaient les mêmes chansons les mêmes photos les mêmes soirées et pourtant j'attendais ces vacances avec impatience comme de longs temps de liberté, d'insouciance totale, de grands riens si pleins de vie pure.

Un jour tout s'acheva.

Je ne revis plus les tilleuls bourdonnants. La maison fut vendue.

Je retrouvai les photos beaucoup plus tard incapable de nommer ces visages un peu rudes qui ne souriaient pas et fixaient l'objectif. Elle savait chaque nom chaque histoire et jamais je ne lui avais demandé qui étaient ces personnages dont les regards perçaient la gélatine et lui brisaient le cœur. Ses fantômes m'épouvantaient. Je n'imaginai pas qu'ils puissent parler d'autre chose que de mort. Elle parlait de "son pays" et j'entendais "contrée sauvage" de mes albums.

Elle racontait des virées en plein cagnard avec des chèvres récalcitrantes et des trains à vapeur, que sa mère arrêta au passage à niveau. Une femme si belle aux longs cheveux roux roulés en chignon!

Je n'en voyais rien sur ces clichés usés de larmes.

Il ne me restait que peu de cette vie pleine et pure.

Les odeurs d'herbe chaude et piquante froissée sous le corps, la pestilence des eaux troubles de nos coins de pêche, les compotes et les confitures où s'agglutinaient les guêpes qui me terrifiaient et qu'elle repoussait d'un geste délicat qui me semblait héroïque, les parfums de fruits acides, groseilles, cerises cueillies trop jeunes : tout s'effaçait.

Il me restait une allure, une démarche mains enfoncées dans le tablier et jambes nues, un chant mais sa voix aussi se perdait.

Un jour pourtant j'entendis Gainsbourg chanter :

*"Cette chanson, Les feuilles mortes  
s'efface de mon souvenir"*

Il n'en fallut guère plus pour retrouver l'air qu'elle murmurait à longueur de temps sur le chemin de l'étang.

Ce n'était pas Gainsbourg qui la rendait rêveuse mais la chanson de Prévert et Kosma. Elle n'en connaissait que le début mais sa voix me bouleversait montant dans les aigus et redescendant sans faillir. Sa voix me balançait plus haut que je ne pouvais le faire sous le tilleul et le monde changeait.



*NAÎTRE suivi de UN RÊVE*



**Naître**

Une histoire  
Peut-être  
Le désespoir

Inventer  
Absence  
Enfanter  
Souffrance

Avancer  
À tâtons  
Espérer  
Déraison

Une voix  
Lointaine  
Désarroi  
Rengaine

Lentement  
S'effacer  
Le long du temps  
Éveillé

Un cri  
Un regard  
Une nuit  
Il est tard  
Matin blême  
Sursaut  
Vieille haine  
Sur le dos

Un corps  
Une âme  
En sort  
Une flamme

Naître  
Une histoire  
Connaître  
L'espoir

**Un rêve,**  
Une nuit,  
Songe sans trace,  
Sans bruit...

Souvenir  
Inventé  
Le retenir  
En parler

À nouveau  
S'endormir  
Fuir les mots  
Sans rien dire

Mondes étranges  
Visages inconnus  
Ceux des anges  
Auxquels nous avions  
cru

Images diluées  
En brume nocturne  
Presque effacées  
À la lumière de  
Neptune

Nos corps se vident  
S'ouvrent aux nues  
Métamorphose  
perfide  
Nous nous perdons  
de vue

Naissance  
Sans histoire  
L'absence  
Dans le noir

La vie s'avance  
Naît d'une lumière  
Venue de l'enfance  
Insolente et fière

Un rêve,  
Une nuit,  
Songe sans trace,  
Sans bruit...



## LE JOUR DE LA VICTOIRE



*« De n'importe quel pays,  
de n'importe quelle couleur  
La musique est un cri  
qui vient de l'intérieur »*

*Bernard Lavilliers*

Avant d'entrer dans la salle du Conseil, il prit le temps de s'arrêter face à l'immense miroir qui renvoyait l'image du personnage posé, mais volontaire et de sobre élégance vestimentaire qu'il était devenu. De taille moyenne, bien sûr, mais d'une corpulence éminemment populaire depuis que les clichés de ses exploits de chasseur, de pilote, de chef militaire s'étaient arrachés dans toutes les salles de presse de la Fédération.

Les traits de son visage s'étaient un peu empâtés, disons arrondis, mais lorsqu'ils prenaient tout à coup le masque d'une fureur froide, ils n'en étaient que plus effrayants. Bonaparte aussi avait grossi avec l'âge et le pouvoir. N'avait-il pas pour autant terrorisé l'Europe entière?

À la pensée des carpettes qui devaient l'attendre en tremblant au-delà de la grande double porte, il se réjouissait déjà de la surprise qu'il leur préparait : qui donc oserait contester sa décision d'une voix claire? Une décision qui allait compliquer leurs petites affaires personnelles avec l'extérieur : voyages, tourisme d'affaires ou de luxe, gestion des domestiques, des villas et des yachts, des courtisanes raffinées.

C'était pourtant bien le moment de jeter sur la proie convoitée toutes les forces militaires qu'il avait accumulées autour d'elle depuis des semaines. Immédiatement après lui avoir fait miroiter une rencontre préparatoire à la paix.

Terreur et sidération couperaient le sifflet à tous ceux qui avaient d'abord ameuté sur le risque de guerre, puis avaient commencé à changer de ritournelle en constatant que la guerre-éclair qu'ils attendaient avait à présent peu de chances de bénéficier d'un effet de surprise.

D'ailleurs que connaissaient-ils de la guerre, tous ces mannequins alanguis par trois-quarts de siècle de paix à leurs portes? Au point qu'ils ne connaissaient plus que la chanson du droit... qu'ils chantaient d'ailleurs seulement quand ça les arrangeait. Quand ça ne contrariait pas trop leur liberté de commerce et leur droit de... faire des affaires. Dans ce dernier cas, on préférerait fourbir en silence les instruments d'un militaire arriviste et revanchard pour une tout autre musique...

Et puis l'affaire oubliée, la rengaine du droit reprenait de plus belle! Comme ce nabot qui prétendait la lui chanter en tête-à-tête et à qui il avait fait avaler sa langue, rien qu'en lui broyant la main, en le fixant au fond des yeux, et en l'assurant qu'il pourrait l'anéantir à sa guise et sans effort.

L'empire occidental cherchait surtout jusqu'à présent à vendre son gaz et son matériel militaire. Ces bavards impénitents feraient tapage à grand bruit de morale, de valeurs, de sanctions, de boycott, avant de s'apercevoir que ses précautions étaient déjà en partie prises et de mesurer les désagréments "collatéraux" qui les amèneraient finalement à y renoncer en silence. Peut-être espéraient-ils encore que

quelque idiot utile voudrait à leur place *tirer les marrons du feu*, ce en quoi ils se trompaient lourdement. Qui pouvait oublier les images de leur déroute en Asie, après une guerre ruineuse de dix années sans autre résultat qu'une débandade honteuse? D'ailleurs, une fois lancée, l'affaire serait réglée en trois jours, pas plus. Qui oserait se dresser contre lui, dans une aventure militaire désespérée, après ses campagnes d'intervention décisives sur plusieurs continents?

Après, ils pourraient essayer de faire adopter toutes les résolutions internationales que lui voudrait bien laisser passer.

En attendant, tous ces froussards déjà morts de peur avant son apparition derrière cette porte, allaient s'apercevoir sous peu qu'ils n'auraient pas d'autre choix que de continuer à lui manger dans la main, devenus, dans trois jours, *persona non grata* officiellement dans toutes les sociétés de consommation occidentales où ils ne rêvaient pourtant que de se goberger.

L'air de cette chanson de l'ouest qui les divertissait tant, lui et ses compagnons des services spéciaux où il avait reçu sa première formation, lui revenait en tête. Pourvu que ça ne lui donne pas un fou-rire devant l'auditoire qui attendait fiévreusement la déclaration pour laquelle il les avait convoqués!

Après avoir respiré profondément et jeté un dernier coup d'œil satisfait à son reflet dans le grand miroir, il s'avança guilleret jusqu'au seuil du Conseil en se remémorant ces paroles d'un comique bien à propos selon lui: "*Tant qu'on n'a que l'amour pour parler aux canons... Nous aurons dans nos mains, amis, le monde entier*".

La porte à deux battants s'ouvrit devant lui. D'effroi, tout son corps eut un sursaut instinctif en arrière: un index vengeur et cinquante fusils étaient pointés sur lui. Il eut la sensation d'être assis sur un siège qui basculait lentement en arrière, alors qu'il avait le sentiment d'être encore debout.

Derrière l'accusateur qui portait un brassard, des soldats, dépenaillés, hirsutes et sales comme après une guerre d'une autre époque dans les boues de l'hiver; au mur, une banderole couleur sang proclamait "unité soldats-ouvriers-paysans"! Venant d'on ne sait où un chant oublié s'élevait.

"*Mort au tyran impérialiste qui a mené nos soldats à l'abattoir et conduit notre peuple à la servitude...*" disaient les paroles.

Ainsi, c'était son univers qui s'effondrait. Devant lui, une brume épaississait, sonore d'une énorme rumeur. Qui donc osait chanter dans un pareil moment?

Un choc au bas du dos le réveilla brutalement.

Deux hommes en uniforme l'aidaient à se remettre debout tandis qu'il rouvrait les yeux, encore hébété. Il se souvint de la cage vitrée dans laquelle on l'enfermait à chaque audience du Tribunal Spécial, tandis qu'on projetait sur un vaste écran des photos de cadavres de civils entravés dans le dos, et des charniers hâtivement enterrés. Rien d'étonnant s'il s'était mis à rêver – et même pire – depuis qu'ils lui imposaient la vue de ces horreurs. Ces droits de l'homme n'avaient vraiment aucun souci de son équilibre psychologique!

Il avait d'abord pensé, bien sûr, à une grossière mise en scène, puis il avait compris que ses troupes d'élite avaient perdu l'habitude de nettoyer derrière eux les traces de leur passage. Il n'aurait pas pu de toute façon leur donner l'ordre écrit de le faire...

À présent, il entendait le timbre glacial de l'avocat général s'adresser à nouveau à lui, certain que le magistrat le transperçait aussi du regard, comme un insecte qu'il aurait décidé d'épingler à la paroi du mur derrière lui:

– Accusé, veuillez rappeler vos nom, prénoms, date et lieu de naissance...



## LATTES ÔTÉES, TROUS S'Y FONT, RATS S'Y METTENT



Le luxe, d'abord, serait trois civilisations marquées par nos erreurs. Les sept prochaines années, nous les passerions sur Saturne. Ensuite, un regard neuf dans ce monde brouillé – celui des individus isolés, par exemple – traverserait l'Afrique, l'Asie et l'Amérique du Sud, avec une lampe digne de foi.

Je me promenais souvent l'après-midi dans le square Henry Dunant. Je surprénais quelques rats glissant sur les toboggans usés, à la recherche de leur jeunesse. Ils coulaient, couraient, dérapaient. Ils coulaient, couraient, dérapaient. Couler. Courir. Déraiper. Ne pas se

payer le luxe de comprendre pourquoi. Repoussés des continents, des sociétés dures comme un œuf.

Jupiter leur était inaccessible. Même en rêve. Alors ils se farcissaient l'apparence d'un poète, d'un chat, d'une souris. Gratifiés d'une très longue queue leur servant de plume. Boules grises, joueurs voraces, prolifiques, magnifiques. Frères des félins, famille des muridés; d'heureuses tribulations en amères tribulations, ces petits rongeurs croquaient la vie à pleines dents. Moi je marchais par là, les poches vides, arrachée à la vie par un énième chagrin d'amour. Voilà. Je ne sais plus quoi dire. Voilà. Mes ailes brûlent. J'envoie mes condoléances: "Ciel, je n'écris pas de mots profonds, sachez simplement écouter ma douleur".

Je ferme un œil. Je vois mieux mes amis les rats, visibles et invisibles; ils me sauvent, me libèrent, me garantissent la lumière, la flamme de trois allumettes pour deviner ton visage tout entier. De nouvelles émotions me grisent. Je suis bariolée de confusions. L'herbe du square Henry Dunant se désole de ma solitude. Elle s'embellit pour me faire plaisir, devient d'un vert extraordinaire. Les buissons de buis me sourient, m'envoient leur feuillage, me souhaitent une bonne réconciliation avec moi-même. J'ai envie d'une plage de sable fin s'étendant à l'infini. J'imagine des dunes, des dunes où là, je poserais mes pas. J'étouffe dans mon monde clos, dans ma vie close. Eurêka! Une rate nommée Francesca m'ouvre sa porte. "Entre, entre", me dit-elle. S'ouvre à nous une belle complicité. Des milliers de rats me saluent d'un hochement de tête.

– Hi Kris, welcome!

Je ne parle pas un mot d'anglais. Timidement, j'ébauche un geste de la main, sors mon mouchoir en tissu blanc, l'agite. Je flâne, longe lentement les murs, souligne l'originalité de leur société; elle m'enseigne ceci: choses promises, choses dues.

"Do you want a cup of tea?"

En deux coups de cuillère à pot, un rat au poil rêche accourt vers moi. Il fléchit un genou à terre, selon l'usage du chevalier servant. Sur un plateau parfaitement maintenu équilibré sur le sommet de son crâne, abondent des bouquets de fleurs d'oranger, quelques cornes de gazelle et un thé vert à la menthe. Je rêve? Je me pince. Oh, Uranus est descendue du ciel. J'ai des étoiles plein les yeux. Ils brillent comme la monnaie d'or, le louis.



Une rate joue du cor d'harmonie,  
une autre du saxophone,  
moi du banjo,  
mon hôtesse bien-aimée, de l'accordéon.

Je me repince. Deux fois, trois fois, quatre fois. Jupiter, Saturne, Uranus, se resserrent à la tombée du jour; un jour de froid sec, de grand vent. Nous baignons dans une formidable plénitude. Les nuages se dérobent. Joseph, le rat père de toute la nombreuse famille se moque un peu de moi: "Dans tes rêves, c'est terrible comme tu nous surestimes!"

Leur monde, si simple, si uni. Entre nous se déploie une amitié. Ils m'offrent leur mode de vie, m'initient à la calligraphie – art transmis de génération en génération. L'orchestre que nous formons accompagne la beauté de l'écriture et les caractères s'organisent, s'entrelacent, embrassent chaque note. Nous sommes capturés d'un bonheur innommable. Nous nous retenons pour ne pas exploser de joie. Même la pluie, à travers les carreaux, lance des rayons de soleil.

Nous buvons, goûtons des sensations incandescentes. Basculés d'une chaleur terriblement déroutante à une autre, rassurante. Notre respiration, si légère, couchée dans l'espace, semble aller très loin au pied des collines.

C'est presque offusquant, tant de violentes émotions à la fois. Mais je n'ai pas peur de la séduction. Au contraire. Le mistral qui se lève me facilite les choses. Ma seule crainte est de me retrouver au milieu d'une équipe constituée d'interdits. Je refuse qu'on me prive de liberté. Et non. Je n'ai pas peur. Je n'ai pas peur.

Peut-être la peur de la scrupuleuse solitude?

Aïe.

Ne rien s'offrir. Ne rien creuser. Laisser rejaillir le feu. Ne plus pleurer. Ni parler. Devenir l'ombre. De tout. De tous. Et se cacher là. À tout regarder.

*"Ne me quitte pas  
Il faut oublier  
Tout peut s'oublier  
Qui s'enfuit déjà  
Oublier le temps  
Des malentendus  
Et le temps perdu  
À savoir comment  
Oublier ces heures  
Qui tuaient parfois*

*À coups de pourquoi  
Le cœur du bonheur"*

Je m'enflamme. Le temps, obsédé, active sa course. Les rats se perdent dans de larges trous qui se forment de partout. La chute réclame son ultime blessure. Tiens! L'extase s'éveille. Me voici dans des champs de bataille, à glorifier ma dignité.

Je veux l'héritage d'une humanité combative. Je veux me battre aux côtés de l'envergure de la race animale. Mes rats, ma chair. Et *creuser dans la terre des perles de pluie. Là, où il ne pleut pas.*



PORTAIT D'ANNE



et celui qui te caresse  
c'était le bruit de ta jeunesse  
qui s'est enfui dans ce pays  
au loin  
tu as pris dans tes bagages  
la tendre folie de son âge  
ô souvenir de ton sourire  
au loin  
le temps tisse ses mensonges  
à la lisière de nos songes  
une photo deux ou trois mots  
si loin  
on voudrait que cela reste  
la silhouette un rire un geste  
déjà si loin  
avant l'improbable automne  
se joue la dernière donne  
  
tu allais douce et tranquille  
dans cette vie où s'éparpille  
les longs combats les chants les voix  
au loin  
les chants les voix fraternelles  
qui montent des matins rebelles  
au bout du monde et vagabondent  
au loin

tu partageais l'aventure  
tenace du bonheur et sûre  
de tes amours du point du jour  
au loin  
tu tenais ton âme ouverte  
comme un bouquet à la fenêtre  
déjà si loin  
le chant de ta voix s'éloigne  
peu à peu le silence gagne

et nos quarantaines brèves  
c'est le murmure de leurs rêves  
qui disparaît à tout jamais  
au loin  
dors en paix dans la jeunesse  
éternelle de nos tendresses  
et que le temps te soit clément  
au loin



*Cette chanson a été écrite l'été 89,  
après le décès d'Anne Lescot.  
Elle peut se chanter sur l'air de  
« Trente ans » de Le Forestier*

**DANS MES TIROIRS Y'A TROIS CHANSONS**



**CHANSON D'AMOUR**

Moi, l'amour j'en ai fait mon deuil.  
Je le proclame avec orgueil.  
Pourtant je n'ai que dix-neuf ans  
Et je souris à pleines dents.  
J'ai pas connu beaucoup d'toujours  
Qui durent plus que quelques jours.

Les hommes, c'est pas fait pour moi.  
J'ai essayé, ça va de soi.  
Avec mon père, on s'parle pas,  
Mon frère itou, ça passe pas.  
Ça fait longtemps que j'ai compris  
Que d'mon amour, les hommes en rient.

Le plus gentil de mes amants,  
Ce fut Arthur qui a vingt ans.  
À l'époque il en avait dix  
Avec un beau dentier à vis.  
Pendant deux jours il m'a aimée  
Mais moi, je lui ai ri au nez.

Le plus cruel de mes amours  
Mangeait mon cœur comme un vautour.  
Il suivait sans cesse ma sœur  
Et l'embrassait avec ardeur.  
Moi, je pleurais toutes les nuits,  
J'aurais voulu être avec lui.

Le plus joli de mes amours  
S'prenait pour une bell'-de-jour.  
Il attirait des tas d'garçons  
Qui le trouvaient tous si mignon.  
Moi, j'en crevais de jalousie  
Tout en l'aimant à la folie.

Le plus ardent de mes amants  
Brûla pour moi à contretemps.  
Quand je l'aimais, il m'aimait pas.  
Je le quittai quand il m'aima.  
Son amour fut si ravageur  
Que j'en frémis encor' de peur.

Moi, l'amour j'en ai fait mon deuil,  
J'l'ai enfermé dans un cercueil.  
Bien sûr avec de beaux rubans,  
Avec dentell's, avec volants.  
Des fois que l'un d'vous veuille bien  
S'y endormir près de mon sein.

Des fois qu'un jour un beau crétin  
Sache effacer tous mes chagrins.



## CONTRE-CHANT

Elle est prostrée mais elle rêve  
La petite qui ne peut pas  
Échapper à tous ces soldats  
Qui ont tué toute sa sève

Ses mains froissées dans ses cheveux  
Disent ses rêves en lambeaux  
Ses yeux fermés comme un rideau  
Annulent tous ces fous furieux

En elle chante un air ancien  
Qui monte monte et la transporte  
Bien au-delà de cette porte  
Que garde encore un milicien

Bouche fermée ell' s'abandonne  
Au doux refrain de la rengaine  
Elle en oublie toute sa haine  
Dans sa tête le chant résonne

La musique de la chanson  
Tourne tourne mélancolique  
Avec un rien de bucolique  
Et un appel à l'évasion

Avec sa mère ell' fredonnait  
Avec son père elle chantait  
Avec ses frères elle riait  
Ils sont tous morts à ses côtés

Par la musique ell' se libère  
De ces hommes de leur folie  
Loin de ces corps qu'on a meurtris  
Elle est prostrée mais elle espère



## Y'A UN PIANO



Y'a un piano qui tourne en rond  
Dans mes souv'nirs, dans la maison.  
Y'a des enfants qui jouent en rond  
Sur mes pensées, dans le gazon.

Y'a ma mémoire accordéon  
Qui s'arc-en-ciell' sur les saisons.  
Les yeux fermés avec passion,  
Y'a mes parents qui dansent en rond.

Il fait si beau, ici, là-bas,  
Ça sent l'enfance à chaque pas.  
Celle qu'on veut, celle qu'on a,  
Celle qui ne reviendra pas.

J'entends partout ce piano-là  
Qui joue rengaine à tours de bras.  
Jamais il ne s'arrêtera,  
Jamais il ne disparaîtra.

Le soleil rit au diapason  
De ma mémoire accordéon.  
Rythme d'un cœur à l'abandon.

Y'a pas moyen d'oublier son  
Regard d'enfant plein d'émotions,  
Quand les orag's étaient chansons.

Y'a un jardin dans ma maison,  
Y'a du gazon dans mon salon,  
Y'a des enfants qui vals'nt au son  
Du vieux piano des quat'saisons.



## CHANSON D'HIER ET DE DEMAIN

20h : les estimations tombent... et les bras de Mélie aussi! Puis ce sont les résultats définitifs qui s'affichent et les espoirs qui s'envolent. Elle a l'étrange impression de se débattre dans un conte de randonnée où plusieurs épisodes semblent se répéter jusqu'à l'avènement d'un plus malin – un juge de paix? – qui met fin, à son avantage, à l'histoire.

Quel est ce conteur facétieux ou maléfique qui détient les codes de la campagne? Il a repris "Roule galette" et a transposé les champions médiatiques et politiques en place des animaux tous plus imbus de leur personne et sûrs d'eux.



Mélie, bien que gourmande et friande de pâtisserie, ne se sent pas l'âme d'une galette ni de celui qui la mange. Elle a un faible pour le renard qui déjoue l'assurance de la blonde dorée et la croque sans procès ni témoin. Mais est-il fiable? C'est radical, brutal et pourtant elle assiste à cette dévoration avec une joie non dissimulée.

Dans le conte, un couple de vieux – les Français moyens? – a une envie folle de galette – de changement? d'un petit plus dans leur quotidien?

Ils rassemblent donc les ingrédients : des candidats, des slogans, des affiches et rêvent de nouveauté. Oh! Attention, pas d'emballement, pas de grand remplacement! À la place du pain, ils espèrent juste une galette, pas un cake aux insectes, au poivre de Séchouan et au yuzu. On se méfie toujours de l'étrange étranger... Le grand chambardement n'est pas au programme. Un petit pas de côté, c'est possible, un grand saut dans l'inconnu, certainement pas!

Et voici que ronronne de tous les cantons, les territoires comme ils disent, cette rengaine, mi-comptine pour endormir le peuple infantilisé, mi-mantra pour électeur stressé:

*Je suis la galette, la galette,  
Je suis aimable, blonde et ronde,  
Je suis faite avec du blé bien français,  
Goûtez-moi,  
Vous ne le regretterez pas!*

Mais on l'a mise à refroidir, un peu à l'écart pour éviter d'entendre sa chanson addictive.

Un lapin, en verve, fanfaron, l'a approchée, a sifflé avec elle les mêmes notes pour mieux s'emparer de son aura et s'est retrouvé distancé, malgré ses bonds inappropriés, seul au bord du chemin. Éric est un lapin bien mari! Et la rengaine de résonner...

*Je suis la galette, la galette,  
Je suis aimable, blonde et ronde,  
Je suis faite avec du blé bien français,  
Goûtez-moi,  
Vous ne le regretterez pas!*



Un loup requinqué malgré la traque millénaire à ses troussees s'estimait légitime et, soutenu par les dires d'une frange non négligeable de la population bercée par les thèses décroissantes et écologistes.



Une galette – bio? – ne l'intimidait pas: il en ferait son goûter! Que nenni! Yannick a perdu sa superbe et gagné le maquis, la queue entre les jambes tandis que retentit la morne chanson...

*Je suis la galette, la galette,  
Je suis aimable, blonde et ronde,  
Je suis faite avec du blé bien français,  
Goûtez-moi,  
Vous ne le regretterez pas!*

La craquante s'est échappée vers les cimes. Un ours, naguère bête majestueuse incarnant la force, est devenu un animal traqué en voie de disparition. Les barons de la droite, même réunis malgré leurs divergences, constituaient tant bien que mal, ce pauvre ursidé mal léché, tout pelé, à la recherche d'un hypothétique miel, les électeurs volages envolés vers d'autres promesses. Pour survivre, en ces temps difficiles, Valérie tendait sa sébile dans les quartiers huppés alors que dans sa tête, s'insinuait la chansonnette...

*Je suis la galette, la galette,  
Je suis aimable, blonde et ronde,  
Je suis faite avec du blé bien français,  
Goûtez-moi,  
Vous ne le regretterez pas !*

Dans le conte initial, le défilé des animaux abusés par la galette s'arrête là. Le renard, plus intrigant, trompera sa méfiance et parviendra à ses fins.



Dans notre époque tourmentée d'avril 2022, il en manque un; ne serait-ce pas un aigle qui survole la mêlée tout en s'apprêtant à fondre sur sa proie au moment opportun.

Ouvrez l'œil! Scrutez les cieux! L'aigle surgira-t-il?



Hervé GOUZERH

*PAS COMESTIBLE*



Indéniablement le blé penche  
sur des miles et des miles  
sorte de désert fertile

Mais la terre est-elle habitée?

Les feuilles en myriades patientes  
ont transmis leur flambeau  
d'été en été  
humus d'heureuse circonstance

Mais qui pioche aveuglément  
qui creuse  
qui ment  
sourd aux instances des mémoires de la rosée?

La joie le doute tous les pavots de la mélancholie  
ce qui advient même  
l'immense courage de ceux qui ont perdu

le trouverons-nous moins cher ailleurs?

Dans le creuset tous ces pilons microscopiques  
qui dispensent de la liberté  
dans l'absolu consentement des banquises même  
ces granges de verres cherchent

l'or du monde

Pourquoi pourquoi

pourquoi,

si nous ne fredonnions de temps à autre une chanson ?

